

Madame Propre

Il n'avait rien de précis en tête, mais il l'avait quand même acheté, ce tisonnier. Même s'il n'y avait pas de cheminée à la maison. « Ça peut toujours servir », avait-il affirmé à Gisèle.

Pour servir, il avait servi, quand il se l'était pris sur le crâne ! Gisèle se tenait devant le corps de son mari, le fameux tisonnier à la main. Du sang s'écoulait de la tempe de René et gouttait lentement sur le carrelage de la cuisine.

Oh non, qu'est-ce que j'ai fait ?!!

La dispute avait été violente. Elle avait commencé, comme toujours, par un détail insignifiant, c'était quoi, cette fois ? Le rôti trop cuit ? Non, ça, c'était la semaine dernière. Le ménage, peut-être... ou le lave-vaisselle qu'elle n'avait pas vidé ? Oui, c'était le lave-vaisselle, elle s'en souvenait, maintenant : il y avait encore des débris d'assiettes éparpillés un peu partout.

Elle lâcha le tisonnier, qui claqua bruyamment sur le carrelage, puis elle s'agenouilla auprès de René. Que devait-elle faire ? Prendre son pouls, comme dans les films ? Son cou, épais et englué de sang, était luisant de sueur. Elle grimaça, puis posa son index sur la carotide, ou ce qu'elle supposait l'être. *Eurk*. Elle appuya, ne sentit rien. *À tous les coups, il est mort. Zut. Mais bien fait pour lui.*

Il ne bougeait plus du tout. Elle soupira. Ce n'était pas très chrétien de se réjouir de la mort d'une personne, mais... c'était René. S'il était vraiment mort, finis les coups, les disputes, les cris, les pleurs. En revanche, elle se retrouvait avec un cadavre dans la cuisine, et aucune idée de ce qu'elle devait faire.

Elle décida d'attendre pour voir s'il se réveillait. Elle se fit un thé, alluma l'ordinateur du salon, lança le navigateur de recherche et pianota laborieusement du bout de l'index.

—> *Comment vérifier si quelqu'un est mort ?*

- > *Quelles sanctions si on a tué son mari ?*
—> *C'est quoi la légitime défense ?*
—> *Comment toucher assurance-vie conjoint ?*

Ces recherches lui ayant pris un peu plus d'une heure, elle constata que :

- 1) Son mari, qui n'avait toujours pas bougé, était très probablement mort.
- 2) Elle était désormais une meurtrière.
- 3) C'était de la légitime défense. Mais elle aurait du mal à le prouver, étant donné qu'elle n'avait jamais porté plainte pour violences conjugales, qu'elle n'avait aucun témoin, et que René avait une réputation d'homme doux et adorable, alors qu'elle avait plutôt l'image d'une... ben, d'une peau de vache.
- 4) Ils n'avaient pas de cheminée et elle l'avait assassiné avec un tisonnier. Ça sentait la préméditation à plein nez, pour un jury.
- 5) Elle n'avait droit à aucune aide car elle n'avait jamais travaillé de sa vie.
- 6) S'il n'y avait pas légitime défense, elle ne toucherait pas l'assurance-vie.

Elle pesta contre le système, si injuste envers les veuves éplorées et sans le sou. Si seulement il avait eu la décence de mourir dans un accident de la route ! Elle aurait pu toucher une rente jusqu'à la fin de ses jours. Elle n'allait quand même pas chercher un travail à son âge !

Un accident de la route... La solution s'imposa d'elle-même. Il suffisait de camoufler le meurtre ! C'était facile : elle mettrait le cadavre dans la voiture et la balancerait du haut d'une falaise. La police conclurait à un accident, surtout après avoir analysé le sang de René, qui avait bu plusieurs whiskys en rentrant du travail, et elle toucherait l'argent de l'assurance. Elle détailla les membres boudinés de son mari et les bourrelets qui dépassaient de ses vêtements. *Bon, peut-être pas si facile que ça, finalement.* Son regard parcourut la cuisine, maculée de taches rougeâtres, d'empreintes de mains ensanglantées et de débris de vaisselle. Pfff... C'était du propre. Elle allait devoir tout nettoyer.

Elle retroussa ses manches et tenta de déconnecter son cerveau pour occulter l'horreur de ce qu'elle allait faire. Elle attrapa les pieds de René et le traîna jusqu'à l'auto en essayant de ne pas trop faire rebondir son crâne sur les pavés de l'allée. Heureusement, il était tard, la rue était déserte. Elle le hissa péniblement sur le siège passager, membre après membre, en

haletant bruyamment, et ne put s'empêcher de ricaner lorsqu'elle réalisa qu'elle était en train de mettre un cadavre à la place du mort. Puis, elle s'attaqua au ménage.

—> *Comment nettoyer du sang pour le rendre indétectable par la police ?*

Elle aligna torchons, produits d'entretien et éponges sur le plan de travail. *Au boulot, ma Gisèle ! Tout doit être impeccable.* Elle enfila de gros gants jaunes, fit couler l'eau chaude et versa généreusement l'eau de Javel recommandée par Google. Elle frotta, épongea, passa la serpillère sans relâche. Elle récura les joints à la brosse à dents, nettoya les vitres au papier journal, s'attaqua à la crasse qui s'accumulait depuis des années autour de l'évier. Petit à petit, le sang se dilua, passa d'un rouge vif à un rose pâle, puis s'effaça tout à fait. Lorsqu'elle eut terminé, elle s'épongea le front luisant de sueur et contempla le fruit de ses efforts. La cuisine était impeccable : elle aurait pu la prendre en photo pour un catalogue de vente par correspondance. C'était parfait.

... presque trop parfait, d'ailleurs. Maintenant, le salon faisait tache, avec ses moutons de poussière, ses habits sales qui traînaient un peu partout et ses vieux magazines empilés n'importe comment. Ce n'est pas crédible, se dit Gisèle. Je ne peux pas avoir une cuisine immaculée et un salon complètement bordélique ! N'importe quel flic trouverait ça étrange, et supposerait que quelque chose de louche s'est passé ici...

Elle leva les yeux au ciel, attrapa de nouveaux torchons, et commença à nettoyer le salon.

Deux bonnes heures plus tard, le jour commençait à poindre, Gisèle était épuisée, le salon impeccable, mais le couloir de l'entrée laissait à désirer. Elle s'accorda une demi-heure de sieste, puis reprit son labeur. Elle frottait sans relâche, à genoux sur le carrelage, comme pour se purger du crime qu'elle venait de commettre. René n'était pas un bon mari, certes, mais c'était *son* mari. Il n'avait pas que des mauvais côtés, d'ailleurs. Un sanglot lui échappa alors qu'elle essuyait les plinthes. Ce qu'elle lui avait fait était-il pire que tout ce qu'elle avait subi depuis des années ?

Je vais aussi faire les chambres. On ne sait jamais, s'ils perquisitionnent l'étage...

Et les toilettes ? Si l'un d'entre eux a besoin de les utiliser ?

Ils n'iront pas dans la salle de bains, si ? ... Oh, peut-être bien que si !

À deux heures, toute la maison était propre. Gisèle, épuisée, s'effondra dans le canapé et ferma les yeux. Une minute, juste une minute...

AAAAAHHHHH !

Elle s'éveilla en sursaut. Le cri venait de dehors. Elle blêmit.

Elle se précipita sur le porche. René sortait péniblement de la voiture. Il titubait, du sang séché plein le visage.

— Mais... René, t'es pas mort ?

— Oh Gisèle, si tu savais ce qui m'est arrivé ! J'ai eu un accident, je crois, avec la voiture...

Il chancela, elle le rattrapa de justesse. *Il ne se souvenait pas de la dispute ?*

— Rentre à la maison... Je vais te faire un thé.

Il s'écroula sur le canapé.

— Je revenais du boulot... je crois qu'il y avait un lapin sur la route, et - mince, la maison est nickel, qu'est-ce que tu as fait ? - et il y avait cet arbre, et...

Le sang de Gisèle se figea. *Il ne se souvient de rien !* Ni de la dispute, ni du tisonnier, ni du sang ! Mais alors, tout pourrait redevenir comme avant... Pas de corps, pas de meurtre, pas de policiers. Et... plus de liberté. *Oh, non. Tout allait redevenir comme avant !* Les coups, la peur, les pleurs... Une sueur froide recouvrit son corps et elle se mit à trembler. *Pas moyen. Je ne peux pas laisser cela arriver !*

Elle balaya la pièce du regard. Aurait-elle le courage de refaire ce qu'elle avait accompli il y avait seulement quelques heures ? Où était ce fichu tisonnier ? Elle l'avait posé près du canapé, elle en était presque sûre...

Son cœur manqua un battement quand elle constata que René avait cessé de parler depuis plusieurs minutes et qu'il n'était plus dans le canapé. Elle entendit un bruit léger dans son dos...

... et le tisonnier s'abattit sur elle, lui fracassant le crâne.

René s'agenouilla auprès du corps de Gisèle, étendu sur le carrelage de la cuisine et dégouttant de sang. Il leva les yeux vers la pièce immaculée, désormais rouge écarlate.

Oh, Gisèle, c'est vraiment dommage, pour une fois que tu avais tout bien nettoyé... Tu aimes quand c'est bien propre, hein ?

...Ne t'inquiète pas. Maintenant, c'est moi qui vais faire le ménage !

Annaële BOZZOLO -2^{ème}

Ça finira par être un bon souvenir

Il n'avait rien de précis en tête, mais il sentit son cerveau bouillonner. Se débarrasser au plus vite des collègues qui fleurissaient le rond-point, prendre la voiture et rouler... Rouler jusqu'à l'école. Elle allait dérouiller cette grognasse ! C'était quoi ce mail de flicard reçu ce matin parce que le Mike avait ramené une balle de fusil à l'école ? Non mais quelle débile son ins-tit' ! C'était un porte-clés, pas une vraie balle ! Je t'en foutrais d'un « comportement inquié-tant » moi ! A croire qu'elle ne savait pas ce que c'était qu'un mioche alors que c'était son putain de boulot ! Elle voulait discuter avec lui du comportement de Mike. Elle proposait un rendez-vous en fin de semaine. Non, non, non, poulette, on allait se rencontrer pour la pre-mière fois ce soir, et on verrait bien qui c'est le patron !

Il en était là de ses pensées lorsqu'il fut interrompu par un troupeau de moutons qui traversait la départementale. Un border collie les menait tranquillement dans le parc en contrebas, comme un vrai chef d'orchestre. Benga fit une embardée pour éviter l'accident. Il s'arrêta dans un nuage de poussière, sortit de sa vieille Honda Civic et chercha le berger de part et d'autre de la route. Il l'aperçut au milieu du champ où les « méchouis sur pattes » commen-çaient à élire domicile. Il décida qu'il pouvait perdre cinq minutes pour foutre une bronchée à l'agriculteur. Ce qu'il fit de manière magistrale. Puis il redémarra rapidement. Personne n'était passé pendant ce laps de temps, et heureusement : il l'avait salement amoché le petit berger !

Vite, l'école maintenant. Il devait régler son compte à cette incapable. Quelle société ! Que des peigne-culs, des bons à rien ! Fallait tout contrôler, tout vérifier, tout refaire. Non mais,

que des impuissants ! Comme au boulot, pareil ! Comme en taule, pareil ! Comme à la baraque, pareil ! On ne pouvait se fier qu'à soi-même.

Il repensa à son incarcération pour vol et à son petit séjour en prison. Là aussi, il avait fallu en mater plus d'un pour se faire respecter. Il avait d'ailleurs hérité d'un surnom qui en disait long sur lui : le Goonch. Ce poisson géant vivait dans les eaux de la rivière Kali au Népal, et avait un penchant pour la chair humaine. S'attaquer à des humains sans la moindre pitié, voilà une définition qui correspondait bien à Benga. Mais la comparaison avec ce monstre d'eau douce ne s'arrêtait pas là. Petits yeux malsains, regard surnois, deux mètres et cent-trente-cinq kilos de graisse et de muscles complétaient la description. Afin que la vie carcérale ne soit pas synonyme d'une trop grande solitude, Benga avait tissé des liens solides avec deux de ses camarades prisonniers : le Polonais et le Surdoué. Ils l'avaient aidé à passer ces quelques mois d'enfermement de la moins pire des manières. Le Polonais gérait l'approvisionnement, tandis que le Surdoué lui évitait l'isolement.

Le trio se contactait encore deux ou trois fois dans l'année pour se remémorer les bons souvenirs de la zonzon et se remplir la panse de bière au comptoir de Robert, le vrai nom du Polonais. Alain, qu'on surnommait le Surdoué à la prison, n'avait pas mis à profit ses capacités intellectuelles pour faire du fric. Il zonait encore du côté de chez sa mère...Putain ! A quarante bergeres, c'était la honte !

Lui, à quarante ans passés, avait plutôt bien tourné : une famille, un boulot, quelques petits extras pour vivre décemment. Monsieur tout le monde, en quelque sorte. La liberté en plus, car la Laura l'avait dans la peau et elle lui passait tout : ses infidélités, ses petits trafics, ses accès de colère... Tout. Il pouvait tout faire, tout prendre. En même temps, c'était ce qu'il attendait d'une femme, de toutes les femmes. Ces pétasses indépendantes, libres de faire tout ce qu'elles voulaient sans l'autorisation du boss, c'était à gerber ! Il ne pouvait y avoir qu'un chef de meute, et ce rôle devait être tenu par le mâle dominant. Point.

Laura était bien loin de ce féminisme puant ! Benga la manipulait à souhait, contrôlait tout, du lever au coucher. Il eut un petit rictus en pensant à ce matin. Il y était allé un peu trop fort, mais elle aimait ça la Laura. L'amour violent, dominant, elle ne disait jamais non. Ses gémissements prouvaient le contraire. La femme soumise par excellence. Son jean enfla au niveau de l'entrejambe en se remémorant la scène matinale. Il regarda l'heure sur le cadran de la voiture : 17 H passées. Pas le temps de faire un détour par la maison. Dommage...Il fallait qu'il

choppe cette « cul serré » d'instit' avant qu'elle ne se barre. Il accéléra en espérant ne pas la louper.

Lorsqu'il arriva devant l'école, il décida de se garer à l'arrière de l'établissement, sur les places réservées au personnel. Il savait que la prof de Mike ne se déplaçait qu'en vélo électrique et il en vit un accroché au grillage de l'école. Il sortit sa lourde carcasse de la voiture, s'étira longuement, puis s'adossa au van du vétérinaire qui devait être en train d'aider au vêlage dans la ferme en contrebas. Il n'eut pas le temps de réfléchir à la suite des événements qu'il sentit une piqûre s'enfoncer dans son cou et un liquide se répandre dans ses veines.

« Salut, Benga, tu reconnais ma voix ? »

Benga mit un certain temps à émerger. Il était assis sur une chaise d'écolier mais il ne pouvait pas se mouvoir : des colliers serflex aux poignets et aux chevilles l'en empêchaient. Un mal de crâne à rendre cinglé l'immobilisait peut-être encore plus que les liens. A l'odeur, il avait l'impression d'être dans une vieille cave en terre battue. Mais il ne pouvait en être sûr car il n'arrivait pas à ouvrir les paupières. Après quelques secondes de flottement, il se concentra sur la voix qu'il venait d'entendre. Il ne la remettait pas. Mais pour l'appeler Benga, elle devait appartenir à quelqu'un qui le connaissait personnellement depuis longtemps. Ami ou ennemi. Et au vu de sa position plus qu'inconfortable, Benga pencha plutôt pour la seconde option.

« Tu as besoin que je te rafraîchisse la mémoire ? »

Et sans attendre de réponse, il enchaîna :

« Tu n'as pas été bien difficile à retrouver. Cela fait plusieurs mois qu'on t'observe à distance et qu'on cherche la meilleure façon de t'atteindre. »

Benga essaya de dire quelque chose, mais il ne sortait que de la bouillie verbale de sa bouche. « Collège Louis Armand, année 1991, Hélène et Jérôme Crémel. C'est bon, tu nous remets ? »

Les jumeaux Crémel. Benga réussit à entrouvrir les yeux, et aperçut non pas la silhouette frêle d'un jeune collégien, mais un corps sculpté d'athlète. Les souvenirs affluèrent. Au début des années quatre-vingt-dix, Benga était la terreur et en même temps la star du collège Louis Armand. Du haut de ses treize printemps et de son mètre quatre-vingts, même les troisièmes ne se frottaient pas à lui. Les Crémel étaient ses souffre-douleurs. Tous deux si timides, si faciles à impressionner. Il s'était montré très dissuasif pour que les jumeaux ne parlent à personne de

ce qui se passait entre eux. Soudain, une autre voix retentit dans l'espace clos et le fit frissonner :

« Te voilà enfin ! Ça fait trente ans que j'attends ce moment. »

C'était Hélène Crémel. Il la reconnut immédiatement et put lire la détermination dans son regard quand autrefois c'était la frayeur qui mangeait ses yeux. Elle reprit :

« On a vraiment tenté de t'oublier, de te rayer de nos vies, comme si tu n'avais jamais existé. Notre père a été muté en Bretagne l'été suivant. Puis, les années ont passé ; Jérôme est devenu vétérinaire, et moi instit'. Mais dans nos vies privées, c'était l'horreur. Nous voulions notre vengeance pour nous reconstruire. Le destin a voulu qu'on retrouve ta trace l'année dernière. Jérôme a postulé dans le cabinet vétérinaire le plus proche, et moi, j'ai demandé un poste dans l'école de ton fils, Mike. Tellement facile d'être mutée dans un département aussi pourri que celui dans lequel tu t'es installé ! Et nous voilà. »

Benga suffoquait. L'air devenait irrespirable dans le van. Car il en était sûr maintenant, les jumeaux Crémel le retenaient prisonnier dans ce putain de van.

« T'as dû démarrer au quart de tour en lisant le mail ce matin, non ? Tu es parti plus tôt du boulot pour venir à l'école me rencontrer, et surtout me montrer qui est le chef c'est ça ? On te connaît par cœur Benga. »

Il tenta de dire quelques mots mais il n'en était pas capable.

« Cherche pas à ouvrir le bec. Je t'ai refilé de l'étorphine et de la kétamine dans la seringue. Savant mélange ! Juste ce qu'il faut pour qu'on ait le temps de faire ce qu'on a à faire sans que tu nous fasses chier. »

Hélène et Jérôme se rapprochèrent de Benga, leurs visages déformés par la haine, leurs démarches déformées par la vengeance. Elle l'enjamba, s'approcha lentement de son oreille et, tout en lui enfonçant son poignard Buck dans le ventre, lui murmura :

« T'inquiète, ça finira par être un bon souvenir. »

Et Benga de reconnaître les mots qu'il prononçait à chaque fois qu'il abusait d'elle.

VINCENT MARTIN- 3^{ème}

LA COMMANDE

IL N'AVAIT RIEN DE PRECIS EN TETE, mais il savait qu'il allait devoir se surpasser. Il connaissait le commanditaire, un ancien diplomate collectionneur d'œuvres d'art et amateur de jolies femmes. L'homme s'était établi à Paris et y était devenu en moins d'un an une figure de la vie mondaine. Joueur impénitent, il jouait gros, très gros, allant parfois jusqu'à dépenser plus d'un million en une seule soirée. L'homme, assurément, ne se contenterait pas de quelque chose de conventionnel, il lui faudrait quelque chose capable de l'émouvoir, quelque chose d'original, peut-être même d'un peu sulfureux...

Seul dans son atelier, il parcourait les esquisses qu'il avait déjà réalisées. Qu'est-ce qui pourrait encore émouvoir un tel personnage ? Tous ces dessins étaient si sages, si académiques. Celui-ci, peut-être, où le modèle, étendu sur le dos, les yeux mi-clos, se laissait doucement glisser dans le sommeil ? Dans le sommeil, ou dans le plaisir ? L'ambiguïté jetait le trouble, c'était certain, mais il serait surpris que cela suffise. Il devait trouver mieux.

Il posa ses carnets et commença à mettre un peu d'ordre dans l'atelier. Il attendait l'une de ses modèles, pour un autre tableau sur lequel il travaillait. Il eut l'idée d'en profiter pour se livrer à quelques études supplémentaires d'après nature. Quand la jeune femme se présenta, il avait sorti ses fusains et ses feuilles de papier et jeté sur le lit un drap en guise d'accessoire.

C'était une jeune Irlandaise qui était venue en France avec les valises d'un peintre anglais. On prétendait qu'elle en était non seulement la muse, mais aussi la maîtresse. Quelle blague ! Évidemment, qu'elle était sa maîtresse, cela sautait aux yeux. Ce qui lui sautait également aux yeux, c'était sa beauté et son élégance : à vingt ans, à peine plus, elle irradiait par sa présence. Sa silhouette souple et longiligne, sa somptueuse chevelure rousse et ses yeux verts le fasci-

naient et l'inspiraient. Il se demanda si elle pourrait un jour quitter son peintre anglais pour devenir sa maîtresse à lui.

- Nous n'allons pas travailler sur le tableau comme prévu, lui dit-il en espérant qu'elle n'avait pas vu le trouble dans lequel elle le mettait. Je dois faire quelques croquis d'après nature, et je vais vous demander de prendre quelques poses.

- Pas de problème, répondit-elle avec cette pointe d'accent dont elle n'arrivait pas à se débarrasser.

- Ce sont des études de nu. Voulez-vous vous déshabiller et vous mettre sur le lit, s'il vous plaît ? L'atelier n'est pas très bien chauffé, je suis désolé. Cela vous convient-il quand même ?

- That's OK. Je suppose que si je me mets à frissonner, vous vous en rendrez compte, dit-elle en souriant.

Elle se déshabilla, ainsi qu'il le lui avait demandé, et s'allongea sur le lit. Il était l'un des meilleurs peintres de Paris, il débordait de talent, et la qualité de son travail était telle que ses modèles se sentaient toujours pleinement impliquées dans la création de ses œuvres. Elle adorait poser pour lui, même si la rapidité et la précision de son trait faisaient souvent s'enchaîner les poses à un rythme soutenu.

Ce jour-là, pourtant, ce fut tout le contraire. Il voulait de la sensualité, des poses alanguies. Il lui demanda de rester étendue, tantôt sur le ventre, tantôt sur le dos, et de jouer avec le drap, masquant tantôt son sexe, tantôt ses seins.

Il tressaillit alors qu'elle venait de changer de position. Dans un mouvement du tissu, le drap était venu recouvrir son visage alors que son corps, lui, était entièrement offert au regard.

- Ne bougez pas, dit-il immédiatement. Don't move ! Mettez juste un bras au-dessus de votre tête, s'il vous plaît, comme si vous dormiez.

Docile, la jeune Irlandaise obéit. Il fit plusieurs dessins à partir de cette pose, lui demandant quelques changements, un bras posé différemment, le bassin un peu plus en hauteur, les jambes différemment orientées. Elle entendait le fusain courir sur son support, sentait l'énergie qui l'habitait et que chaque trait, chaque va-et-vient sur le papier libérait par à-coups. Ce n'était pas la première fois qu'elle posait, mais en cet instant, elle se sentit plus que nue, et, malgré le drap, plus qu'intégralement offerte à son regard. Elle n'osa penser aux visiteurs qui la verraient peut-être ainsi un jour, insérée dans un tableau et exposée dans une galerie ou un salon privé.

- Ne vous en faites pas, la rassura-t-il avec bienveillance. Ce ne sont que quelques études pour un tableau que je prépare. Je n'avais pas prévu de vous faire poser, de toute façon.

Le soir, en parcourant les travaux faits pendant la séance, il revint d'instinct sur ces cinq ou six dessins où elle avait le visage recouvert par le drap. Le voile nimbait le modèle de mystère tout en créant une atmosphère puissamment érotique. Son intuition lui disait que la piste méritait d'être explorée. Mais pour l'heure, il était vidé ; la séance l'avait épuisé et laissé les sens en feu. Il alla se coucher en espérant trouver un peu de repos.

Pendant les trois jours qui suivirent, il ne mit le nez dehors que pour acheter de quoi grignoter et ne pas déprimer. Il passa son temps à travailler avec furie, produisant de mémoire de nouvelles poses, plus cambrées ou plus ouvertes, changeant d'angle, mais toujours sans que l'on vît le visage du modèle. Il sentait que la clé du succès était proche, mais malgré tous ses efforts, n'arrivait pas à trouver la bonne position, le bon angle, le bon cadre. Au soir du troisième jour, de rage et de dépit, il jeta ses croquis sur le sol de l'atelier. Il s'apprêtait à les ramasser quand il se figea, désespéré, avant d'éclater de rire. Dans le chaos et l'apparent désordre dans lequel le hasard avait disposé les feuilles de papier, il avait vu la solution.

Son talent et sa connaissance du corps des femmes lui aurait sans problème permis de travailler de mémoire, mais il éprouva le besoin d'un modèle, voulant se confronter à la lumière, au grain de peau, à un corps de femme tout entier pour atteindre le degré de perfection qu'il souhaitait donner au tableau.

Il pensa à cette jeune danseuse de l'Opéra, une jolie brune qui était sans doute elle aussi l'une des maîtresses de son commanditaire, et qu'il lui avait présentée. « Elle est extrêmement sensuelle, je suis certain qu'elle acceptera de poser pour vous et fera un excellent modèle » lui avait-il même dit. Après tout, quoi de plus naturel pour un homme que d'avoir sous les yeux le portrait intime de sa maîtresse ? Comment s'appelait-elle, déjà ? Constance... Peu importe. Il se posta à l'Opéra à l'heure des répétitions, l'aborda et lui exposa son projet. Elle accepta en échange d'une coquette somme d'argent – vu le commanditaire, cela ne poserait pas de difficulté – et d'un de ses tableaux. Plus âgée que la belle Irlandaise, l'expérience lui avait appris que le temps, malheureusement, ne passait pas avec la même vitesse pour un homme que pour une danseuse. En seulement quelques années, elle avait eu la sagesse de rencontrer et de retenir des protecteurs influents ; elle vit dans ces quelques séances de pose le moyen de se faire un allié supplémentaire. Il était l'un des peintres les plus en vogue de Paris, et un tableau de sa main, à coup sûr, serait un excellent investissement.

Elle n'eut aucune difficulté à poser, sachant que la toile était destinée à son amant. Comment aurait-elle pu éprouver de la gêne à s'exposer ainsi nue, aussi provocante que soit la pose, devant celui à qui elle s'offrait la nuit venue ?

Plus l'œuvre avançait, plus il était convaincu d'avoir vu juste. Comme le hasard le lui avait révélé, le secret était dans le cadrage. La toile montrerait en gros plan le sexe et le ventre d'une femme nue, allongée sur un lit, représentée de telle sorte que l'on ne voie rien au-dessus des seins ; le haut du corps serait recouvert d'un drap, le visage serait hors du cadre. Ce serait inédit. Et extrêmement perturbant.

Lorsqu'il déchira le papier qui la protégeait et qu'il dévoila la toile, le commanditaire fut frappé de stupeur. Il alla immédiatement l'accrocher dans l'endroit le plus privé de ses appartements, afin qu'elle ne soit pas exposée à la vue du plus grand nombre. Pourtant, comme tous les collectionneurs, il ne put s'empêcher de la montrer à quelques amis, et le bruit courut rapidement dans Paris qu'un ancien diplomate ottoman dissimulait dans son cabinet de toilette une œuvre très audacieuse.

Même s'il en mesurait le caractère sulfureux, le peintre était pourtant loin de se douter que sa toile serait l'une des plus scandaleuses de l'histoire de la peinture, que ses propriétaires successifs se l'échangeraient sous le manteau et qu'il s'écoulerait plus d'un siècle avant qu'un grand musée, établi dans une ancienne gare sur les bords de Seine, ne l'accueille dans ses collections. En cet instant, il avait juste l'immense fierté, grâce à ses pinceaux, d'avoir tutoyé l'origine du monde.

Daniel RAYMOND -4^{ème}

LA ROUE DE LA FORTUNE

Il n'avait rien de précis en tête, mais à soixante ans passés, la retraite occupait une bonne place dans ses pensées. Maurice avait la soixantaine voyante, les liftings n'y pourraient rien. Chacune des dures journées de sa vie avait laissé son empreinte indélébile. Et des sales

coups, il en avait eu son compte. De la maladie incurable de sa fille, au suicide de sa femme. Le boulot n'avait pas été beaucoup plus tendre. La retraite qui pointait son nez à la fin du mois ne serait qu'une marche de plus dans la descente vers le trou.

Sa carrière était loin d'avoir tenu ses promesses. Les belles affaires, c'était pour les autres, pas pour les chats noirs comme lui. Pas de fait d'armes, que du tout-venant, jour après jour. Ce soir encore, alors qu'il aurait pu être peinarde chez lui, il veillait, seul, même pas dans la voiture de service, simplement dans la sienne : une histoire de manque de crédits. Avec les arrêts maladie en cascade, il n'était plus possible d'être deux pour ces corvées de planques. Discuter avec des collègues, tout ça lui manquait, c'était l'unique sel de sa vie.

Ce soir, il n'avait que les radios pour lui tenir compagnie, pour éviter de broyer du noir. La FM convenue et bavarde, et celle qui le liait au commissariat au cas où il se passerait quelque chose. Avec la chance qu'il avait, ce n'était pas lui qui écrirait l'épilogue de cette affaire qui agissait son service. Ses collègues, les cadors qui avaient leurs entrées à la Grande Maison, traquaient depuis des semaines un trafiquant des beaux quartiers, un playboy de pacotille, qui naviguait entre la Côte d'Azur et les secteurs Nord de Marseille. Le gars se trouvait peut-être aujourd'hui, dans cet appartement parisien de la rue des Francs-Bourgeois, ils avaient pu le suivre jusqu'à Paris à la traînée de poudre qu'il laissait derrière lui. Pourtant, personne n'avait pu le prendre en flag.

Maurice somnolait, rêvait à ce coup d'éclat qui sortirait sa vie de l'anonymat. Une petite médaille avant de partir, il ne dirait pas non, une façon comme une autre d'effacer cette vie d'échecs. On parlerait de lui aux nouvelles générations, il se laissait bercer par ces histoires qu'il inventait les yeux grands ouverts. Avec la prime qui accompagnerait sa brillante intervention, il se paierait du bon temps...

« Putain ne pas s'endormir, ce serait le comble ». Terminer sa carrière sur une bavure, en voilà une belle fin ! *« Pas question, faut se reprendre »*, se dit-il alors que soudain, tout s'agitait là-bas à quelques mètres, devant cette porte cochère qu'il ne devait pas quitter des yeux. Ça rentrait et ça sortait à tout va de cette bâtisse. Il y a deux ou trois siècles, ils n'avaient pas dû imaginer ça, les comtes de machin qui avaient fait construire leurs petits palaces. Des soirées poudrées avec des putes de luxe et des nouveaux riches, bonjour la classe ! Peut-être que c'était pareil à l'époque ?

Trois heures déjà qu'il était en planque, avec rien à se mettre sous la dent, à part ce sandwich que même la SNCF aurait recalé.

Rentrer chez lui, il n'avait que ça en tête. Rejoindre sa banlieue, enfourner un plat dans le micro-ondes et s'écrouler sur son lit. Sans même prendre le temps d'un porno. Plus la force,

plus l'envie. Surtout quand il voyait les jeunes bombes qui sortaient de cet immeuble cossu. Autrement plus désirables que celles qui se couchaient vite fait dans ses films à deux balles qu'il téléchargeait sur Internet.

De l'autre côté de son pare-brise, ce petit monde s'agitait. Maurice suivait tout ça comme une sitcom à la télé. Sa somnolence n'était plus qu'un souvenir. Il avait coupé « Rire et Chansons » et actionné « Radio-Flic » pour alerter ses collègues.

— Ça bouge ici !

Pas besoin d'en dire plus, ils comprendraient, pensa Maurice, les yeux rivés sur la porte cochère. Les filles en avaient fini avec leurs palabres, l'heure était à l'attente. Surveillant la porte à l'aide de jumelles, Maurice la vit lentement s'ouvrir.

— C'est lui, il est là !

Aucun doute possible, leur cible venait de sortir de l'immeuble. Lançant de rapides regards à gauche et à droite, il répondait aux questions des belles-de-nuit.

— Tu ne le laisses pas filer, on arrive.

Dans la radio, les ordres du chef n'étaient pas clairs. Fallait-il le suivre ou l'interpeller ? Avec leurs vieilles bagnoles qui n'avaient pas grand-chose à envier à la Peugeot 403 de Colombo, il leur faudrait dix minutes pour être sur place. Et si lui-même devait tenter une poursuite, le diesel de sa Renault ne lui donnait guère de chance de succès.

Le temps de la planque était révolu, celui de l'action débutait. Avec l'une des filles à son bras, la cible se dirigea vers une grosse berline stationnée de l'autre côté de la chaussée. Après avoir installé la jouvencelle, le gars se préparait à faire le tour de la voiture pour prendre le volant. Un bref arrêt au niveau du coffre lui permit d'y déposer un épais sachet qu'il tenait caché sous sa veste. Après s'être assuré que le coffre était verrouillé, il s'avança jusqu'à la portière, les clés à la main.

Maurice, tel un commentateur sportif, tenait ses collègues informés, sans même savoir si quelqu'un était encore à l'écoute. Il aurait voulu avoir des consignes. « *Ils veulent garder l'arrestation pour eux, se dit-il. Ils n'ont même pas imaginé que je pourrais lui mettre le grappin dessus.* »

Laissant sa rancœur de côté, il demanda une nouvelle fois à son chef s'il devait rester en planque en les attendant, ou suivre le couple.

La réponse se perdit dans un fracas d'explosions. La voiture et les murs des bâtisses du XV^e siècle se couvrant d'impacts. Une ultime rafale d'arme automatique arrosa les alentours pour décourager d'éventuels témoins alors qu'une moto de grosse cylindrée filait dans la rue emportant pilote et tireur, tous deux casqués.

Alors que les derniers éclats de pierre arrachés à la façade tombaient au sol et que les bimbos postées devant la porte-cochère s'étaient évaporées comme des économies après un contrôle fiscal, Maurice était sorti de sa voiture, son arme de service à la main.

Le premier bruit à rompre ce curieux et morbide silence fut celui de la radio de Maurice. Ses supérieurs hurlaient pour savoir d'où venaient ces éclats sonores qui venaient de leur vriller les tympanes.

Pour l'instant, Maurice avait d'autres priorités. Dans la voiture de sport, la jeune beauté tarifée n'aurait plus besoin de s'en faire pour ses premières rides. Alors qu'il venait de constater que les cœurs de la gourgandine et celui de la cible — si tant est qu'ils en aient eu un ! — n'étaient plus opérationnels, il se dirigea vers le coffre de la voiture.

L'arrière de la berline avait pris l'une des rafales de l'arme automatique, son coffre béait grand ouvert. À l'intérieur, au milieu de paquets immédiatement identifiés comme de la cocaïne, une enveloppe matelassée, grasse et rebondie, gisait sur la moquette.

L'intègre policier embarqua l'enveloppe qui crissa sous ses doigts du doux bruit des billets de banque. Maurice avait déjà opéré des saisies d'espèces, un rapide coup d'œil lui suffit pour une estimation à la louche : il y en avait pour plus d'un million. Une vie de droiture bascula en un instant, sans que son cerveau prenne le temps de la réflexion. Comme si le geste avait été répété cent fois et mémorisé, l'enveloppe disparut du coffre de la grosse cylindrée pour finir dans celui de la poussive Renault. Pas sur la moquette, l'antiquité en étant dépourvue, mais sous la roue de secours, à l'abri des regards.

Maurice était depuis longtemps revenu devant la berline quand, au loin, la sirène de ses collègues se fit entendre et les éclairs des gyrophares apparurent immédiatement.

Accoudé au monstre d'acier, Maurice attendait, blasé.

— C'est bon les gars, il y a des kilos de came dans le coffre, l'affaire est bouclée.

— Putain c'est quoi ce bordel ?

Son chef n'en revenait pas.

— C'est toi qu'a fait ça ?

— Et non, chef, la consigne était de garder un œil sur lui, pas de le flinguer.

Il lui fallut plusieurs minutes pour expliquer le déroulement des événements. Les filles, la sortie de l'immeuble, la moto, la fusillade, les premières constatations...

— OK, merci, on va s'occuper de la suite, tu peux rentrer chez toi. On fait un débriefe demain.

Son supérieur ne voulait plus l'avoir dans les pattes. Maurice connaissait le rituel. Les gars allaient s'arranger entre eux, escamoter quelques kilos de came pour arrondir les fins de

mois, et personne n'y verrait rien. Leur business était bien rodé, il n'avait jamais eu droit à sa part.

« *Jusqu'à ce soir,* » se dit-il en se dirigeant vers sa voiture. Maurice mit le contact de sa Renault dont le moteur démarra dans un odorant nuage de gasoil sous l'œil de ses collègues.

La voiture avança d'un mètre et s'arrêta net. Pneu crevé !

— Après une nuit de planque, tu dois être crevé, comme ta roue, l'apostropha son chef. Bouge pas Maurice, on va te la changer ta roue, tu l'as bien mérité.

Magali FRANÇOIS- 5^{ème}

AVEUX INACHEVES

Il n'avait rien de précis en tête mais avait commencé à gribouiller quelques mots d'une écriture nerveuse sur une feuille froissée.

« Si je vous écris aujourd'hui, c'est plus pour soulager ma conscience que pour apporter des réponses aux questions que vous vous posez depuis tant d'années. Autant mettre les choses au clair tout de suite, je n'ai aucune culpabilité envers vous. Ni envers elle. Mais les années ont passé. L'homme que j'étais est devenu un presque vieillard et je voudrais simplement apaiser mon âme avant de quitter ce monde. Partir en paix, avec mes souvenirs et mes remords.

Délivré de tout secret, pour la retrouver libre et léger. Léa : je sais qu'elle m'attend. Léa, mon amour. Si j'en avais eu le courage, je l'aurais rejointe bien plus tôt, mais je suis lâche. Je n'ai jamais su trouver la force de passer à l'acte. Pourtant, cette idée a hanté chacune de mes nuits depuis qu'elle m'a quitté. Depuis que je l'ai gardée pour toujours pour moi parce que c'était devenu trop difficile de la partager. Bien sûr que c'est moi qui l'ai tuée. Vous le saviez. Vous l'avez toujours su mais n'avez jamais pu le prouver.

Il faisait beau et froid ce jour-là, un temps clair avec ce ciel d'azur qu'elle affectionnait tant. Elle n'a pas souffert et restera éternellement belle pour moi. Je n'ai jamais plus aimé depuis.

Je pourrais vous... »

L'homme, hébété, ne pouvait détacher son regard de la feuille qu'il tenait entre ses mains. Aucune indication, ni aucune signature ne permettaient d'identifier la date ou l'auteur de cette lettre inachevée. Le bas de la page avait été déchiré. Seul un prénom, presque effacé par des larmes, pouvait constituer un indice : Léa. Cependant, aucun fait divers rattaché à ce prénom ne lui revint en mémoire.

Il avait trouvé cette lettre par hasard, entre les pages d'un livre emprunté dans une de ces bibliothèques de fortune qui fleurissent un peu partout dans le paysage urbain ou rural. Celle-là avait été installée dans une ancienne cabine téléphonique. Les temps sont au recyclage. Heureux de pouvoir toucher des livres et respirer leur odeur, il avait jeté un coup d'œil aux ouvrages en attente d'un nouveau lecteur. Un titre avait attiré son attention : « La pitié dangereuse ». Il avait pris le livre et lu sa quatrième de couverture. La lettre inachevée faisait office de marque page, dépassant de quelques centimètres. Debout près de la cabine, il avait déchiffré l'écriture nerveuse, plié et glissé le papier dans sa poche. Il ne lui serait pas venu à l'idée de laisser cette lettre dans la cabine ou de la jeter et ne pouvait imaginer qu'elle soit l'œuvre d'un mauvais plaisantin. Cette lettre était forcément authentique et sa présence dans ce livre tout, sauf un hasard.

Il se concentra ensuite sur le titre de l'ouvrage. « La pitié dangereuse ». Ces mots lui parlaient. Il la connaissait tellement bien, la pitié. Il la lisait chaque jour dans les yeux de ceux qui passaient devant lui, assis sur un bout de carton, une couverture trouée posée sur ses jambes, en faisant semblant de ne pas le voir. Cette pitié qui le rendait transparent. Leur pitié qui l'empêchait d'être un homme. Il la connaissait par cœur mais ne pouvait s'y résoudre. Encore moins la comprendre. Était-il d'ailleurs possible un jour de s'habituer à n'être plus personne, plus rien ? Inexistant, transparent dans le regard de l'autre.

Décembre pointait le bout de son nez. Les vitrines scintillaient et les jours ne tarderaient pas à rallonger. Encore un hiver à combattre. Il faudrait de nouveau affronter le froid et la faim, enveloppé de la pitié dégoulinante des passants auréolés d'un esprit de Noël factice. Il ne savait pas s'il aurait la force d'attendre le printemps. Il avait déjà traversé tellement de rudes saisons dans les rues. Cet hiver serait peut-être celui de trop.

L'homme décida de passer la nuit à l'asile. Il voulait pouvoir lire au chaud et en sécurité. La lecture était son seul luxe, sa passion de toujours. Il pourrait ainsi partager avec l'héroïne du roman, le temps de quelques pages, cette pitié, qu'elle soit dangereuse ou humiliante. Peut-être même trouverait-il entre ces lignes une maigre consolation ?

Cependant, il ne parvint pas à fixer son attention sur le texte. D'autres mots dansaient devant ses yeux.

« Si je vous écris aujourd'hui... », « Si je vous écris aujourd'hui... » Qui pouvait bien être l'auteur de cet aveu ? Devait-il remettre ce vulgaire bout de papier à la police ? Quelque part, une famille attendait certainement cette réponse qui était au chaud dans la poche intérieure de sa veste. Lui seul savait, savait sans toutefois réellement savoir mais il se sentit soudain en possession d'un tout nouveau pouvoir. Une force insoupçonnée s'empara de lui. A lui de choisir : donner ou pas une chance à la vérité, à la vie. Aujourd'hui, c'était enfin à lui de décider s'il aurait pitié ou pas. Les rôles s'étaient brusquement inversés.

Il regarda le livre posé sur sa couverture rapiécée. Les regards de pitié s'agrippèrent à lui. Le griffèrent. Il garderait la lettre. Il n'avait pas, plus de pitié. Tant pis pour ceux qui attendaient, espéraient, pleuraient. Tant pis pour celui qui cherchait peut-être une absolution. Ils continueraient de vivre avec leurs interrogations et leurs remords. Il souffrait trop de la pitié pour en faire preuve à son tour. La société avait fait de lui un homme dénué d'empathie, vide de sentiments. Elle l'avait transformé en un automate programmé en mode survie.

Une fois sa décision prise, pour la première fois depuis longtemps en paix avec lui-même, il put se consacrer à la lecture du roman. Il ne dormit pas, trop absorbé par l'histoire d'amour de l'héroïne mêlée à sa propre histoire, lisant ses émotions les plus intimes racontées à travers les mots d'un étranger.

Il brûla la lettre avec sa première cigarette du matin et quitta son refuge de la nuit, le livre rangé au fond de son sac à dos.

Installé à l'entrée d'une bouche de métro passante, réconcilié avec lui-même par le roman et son intrigant marque-pages, il cala un bout de carton contre ses genoux. Sur ce dernier, il avait écrit en grosses lettres : « Si je vous écris aujourd'hui, c'est parce que je me suis affranchi de votre pitié. Je vis dans la rue mais je suis un homme libre. »